



Un juif de mauvaise foi

Jean-Christophe Attias

Jean-Claude Lattès. Septembre 2017.

ISBN : 978-2-709-65940-6

Jean-Christophe Attias est né d'un père juif d'Algérie et d'une mère charentaise catholique. À l'âge de vingt ans, il décide de se convertir au judaïsme orthodoxe et de suivre dès lors une pratique rigoureuse des *mitzvot*. *Un juif de mauvaise foi* est le récit de cette aventure depuis ses sources les plus intimes jusqu'à ses conséquences les plus tardives. Il a pour nous le goût des variations sur un thème familial : celui des complexes de l'identité juive. Complexe bien sûr dans le sens où il existe mille et une façons d'être juif. Complexe surtout dès lors que l'identité est incertaine, changeante et qu'elle se dérobe à qui veut la saisir.

Dans le rapport au judaïsme, il y a d'abord le rapport au père. Les pages qui lui sont consacrées sont parmi les plus belles et les plus touchantes du livre. Un père lui-même fragile et hésitant dans ses choix, acceptant le baptême de ses fils et rompant avec le judaïsme de ses origines pour mieux y revenir par l'étude et le livre.

Jean-Christophe Attias est en effet né au sein d'un couple mixte où l'on n'avait pas clairement statué sur la religion des enfants : « Des gens compliqués, mes parents. Ou peut-être seulement jeunes, endeuillés et perdus. Luttant contre un destin contraire et peut-être aussi, sans le savoir, l'un contre l'autre. Butant sans recours contre d'insolubles dilemmes. Jouant avec les symboles comme si les symboles n'étaient que les balles d'un jongleur de cirque, alors que les symboles peuvent tuer comme les balles d'un tireur fou. »



Les quatre enfants de Meriem et Jacob Attias, à Mascara, au début des années 1930. Robert Attias, le père de Jean-Christophe Attias figure en bas à droite.

Collection privée
J.-C. Attias.

D'autres tempéraments auraient sans doute accueilli d'un cœur plus léger ces ambiguïtés, mais on devine chez l'auteur une sensibilité à vif. Les non-dits du couple sont pour lui autant de motifs d'angoisse : « L'inquiétude profonde qui assombrit tant mes premières années, celle de l'adolescent tourmenté que je fus, puis du jeune adulte incertain que je devins, n'était-elle pas l'effet de l'obscur menace que tout non-choix semblait faire peser sur ma vie même ? [...] Et je dois reconnaître que tous mes efforts jusqu'à ce jour n'ont eu qu'une seule et unique fin, littéralement salvifique : briser définitivement l'association mortifère des deux symboles [juif et chrétien], en choisir un et un seul. »

Ce choix ne va pas sans une part de provocation : « Alors, deux décennies plus tard, je tranchai, en effet. Non sans violence. Et de la seule façon qui me permit de faire de mon choix un vrai choix. Un choix qui abolit d'un seul coup tous les leurs, quels qu'ils eussent été et surtout si contradictoires

Jacob Attias, grand-père de Jean-Christophe Attias à Guayaquil (Équateur), à bord de la Nueva Fortuna en juillet 1919.

Collection privée
J.-C. Attias.



qu'ils eussent été. Je choisis de tuer le baptisé en moi. Et d'être un juif vivant. » Le livre s'ouvre sur la toute-puissance d'un néophyte de vingt ans qui impose les rigueurs de la cacherout à une famille sans voix.

Comment devient-on juif ? Qu'est-ce qui sous-tend ce choix radical ? En apparence presque rien. La famille de Jean-Christophe Attias réside dans de petites villes de province à l'écart de toute communauté. Il n'a pas de condisciples juifs. Le judaïsme se résume donc à la figure du père. Un motif qui revient comme un leitmotiv : « Si fragmentaire, si translucide qu'elle puisse paraître, j'ai bien eu, moi, une enfance juive. Mon enfance juive, ç'avait été *lui*, tout simplement. Mon père. [...] je n'ai pas oublié le jour où (il) m'apprit qu'il était juif. Je me souviens du lieu : la chambre aux murs bleus que je partageais avec mon frère. Je me souviens surtout de mon ravissement. J'avais huit ou neuf ans. J'ignorais ce que cela pouvait précisément vouloir dire. Mais je savais depuis longtemps

que mon père était différent [...] Et voilà soudain que je savais : il était juif. Cela devenait instantanément la chose la plus importante au monde. L'obscur éclat de cette révélation-là éclipsait tout le reste. Comment donc pouvait-on être chrétien quand on avait la possibilité d'être juif ? Et quelle chance n'avais-je pas, moi, d'être un demi-juif ? [...] Toute la puissance de mon père était là, il était l'Autre, il fallait donc que je sois lui. Il aurait presque pu ne rien faire. »

Longtemps occulté, le judaïsme a le goût du fruit défendu. Il est le signe de quelque chose de différent, de meilleur sans doute auquel le jeune adolescent va pouvoir s'identifier. Sans trop y penser, le père va associer son fils à cette découverte en partageant avec lui l'apprentissage de l'hébreu : « Mon père a voulu m'apprendre - et j'ai voulu apprendre - ce que lui-même était en train d'apprendre ou de réapprendre. Rien de plus profondément juif que ça. L'eau de mon baptême avait commencé de sécher. »

Mais le judaïsme se construit aussi en opposition. On devine aisément les affres du jeune intellectuel Jean-Christophe Attias confronté aux rustres du collège des Vertes-Voyes de Sainte-Menehould. « Ils me détestaient tous. Je le leur rendis bien, y ajoutant le mépris. »

Le judaïsme et l'étude lui servent alors de refuge. Ce judaïsme, largement fantasmé est suffisamment attirant pour que Jean-Christophe Attias décide de consacrer ses études supérieures à l'hébreu. En montant à Paris, il s'insère dans plusieurs réseaux juifs : celui des hébraïsants de Langues'O et celui de la synagogue informelle de la rue Georges-Berger. Plus qu'à de grands maîtres, c'est à ce judaïsme populaire que Jean-Christophe Attias doit son initiation. Il nous offre une galerie de portraits, aussi différents qu'émouvants, de ceux qui l'ont accompagné à Paris sur le chemin de la conversion.

S'il s'attache corps et âme au judaïsme, il n'est pas touché par la foi. La question de l'existence du Créateur ne le tourmente pas. Une fois détaché de la pratique orthodoxe, il pourra ainsi affirmer qu'il

n'a jamais cru. Mais de cela justement il n'est pas très sûr. La quête du spirituel est innée chez lui. Le Dieu auquel il adresse ses prières répond au besoin qu'il a de s'élever jusqu'à Lui. Il consacre tout un chapitre au sentiment fugace de la *Shekhina*, la présence divine qui l'a un jour effleuré : « Non point présence de Dieu, présence de moins que de Dieu, d'autre chose que de Dieu. Présence chaude, légère, enveloppante et protectrice. »

De cette aventure intime que peut-on retenir ? Si les blessures de l'âme sont inguérissables, on peut très bien apprendre à vivre avec. L'inquiétude est non seulement inséparable de la condition humaine, mais elle est aussi au fondement de toute philosophie. Or Jean-Christophe Attias a tranché : entre l'inquiétude spirituelle qui le conduit à l'orthodoxie et l'inquiétude philosophique qui le conduit à l'étude c'est la seconde qui l'a emportée. Cette fois sans violence, mais comme une évidence. Celle d'une liberté qui refuse de s'aliéner à un dogme ou à une communauté.

Est-il pour autant devenu un juif abstrait comme son père lui en a fait un jour le reproche ? Juif abstrait cela signifie un juif qui n'a pas grandi dans le judaïsme, qui n'en porte pas l'évidence en soi, qui n'est pas organiquement juif. Le père injuste avait visé juste : tellement d'orthodoxie pour rien. Il sera toujours un mauvais juif, issu d'un mauvais levain.

C'est seulement en rompant avec l'orthodoxie, en devenant un *mauvais juif*, que Jean-Christophe Attias s'affirme comme un juif à part entière. Si l'on peut légitimement lui reprocher d'avoir trahi les commandements, c'est précisément parce qu'il est juif. Plus qu'une rupture, il s'agit d'un détachement progressif sans drame ni violence. Sans reniement non plus puisqu'il continue d'entretenir sur un mode mineur une pratique religieuse. Ce judaïsme il le vivra désormais en couple. À vingt-quatre ans, par le truchement d'Aron Rodrigue, il rencontre l'âme sœur en la personne d'une juive stambouliote à la triple nationalité turque, française et israélienne, Esther Benbassa. Elle l'aidera à se libérer de ses derniers

complexes ou plutôt à vivre en paix avec ses complexes. Cet inconfort est d'ailleurs tout relatif à mesure que s'accumulent les honneurs universitaires. Il faudra toute la puissance polémique de sa compagne pour qu'il retrouve un temps une position d'*outsider*.

Jean-Christophe Attias sait bien qu'il y a toujours plusieurs versions de la même histoire. Il suffit de modifier la perspective comme il s'en amuse régulièrement au fil de son récit. Pourtant sur un point Jean-Christophe Attias n'a pas varié : le judaïsme est pour lui une aventure avant tout spirituelle. Rien ne lui est plus étranger que la raison d'État ou les impératifs de la géostratégie. Du sionisme, il ne partage ni la vision pessimiste de l'histoire, ni la nécessité du rapport de forces. Ce judaïsme-là, au fond plus laïc que le sien, celui de l'homme nouveau, de la force incarnée, lui est définitivement étranger. Il est un juif diasporique que l'amour de l'hébreu relie puissamment à Israël. Un dernier paradoxe sans doute et pas des moindres.

Juif abstrait au dire du père, détaché en principe de sa lignée par l'effet de la conversion, Jean-Christophe Attias n'en revendique pas moins une filiation sépharade. Celle de son grand-père Jacob Attias originaire de Tétouan dont il a pris le prénom hébraïque. Ce grand-père qu'il n'a jamais connu avait fait fortune en Équateur dans le commerce textile. Revenu en Afrique du Nord au début des années 1920, il s'installa à Mascara en Algérie où il épousa une certaine Meriem/Marie Benichou. Jean-Christophe Attias garde pieusement quelques photos de ce grand-père d'Amérique et un service en argent marqué à ses initiales. Suffisamment pour nourrir une légende. « De Jacob l'ancien, je l'avoue, je n'ai rêvé qu'éveillé et à ma seule convenance. Je n'ai gardé de son histoire que le strict nécessaire et j'y ai ajouté de mon cru ce qui pouvait me distraire. » Ce passé judéo-espagnol est suffisamment ancré pour que son père entraîne un jour de Kippour, son fils prier à la synagogue Don Isaac Abravanel fondée par les Judéo-espagnols de Turquie et des Balkans.

Si le récit de Jean-Christophe Attias fait écho aux conflits intérieurs qui agiterent les marranes, il s'inscrit d'abord dans la littérature juive moderne: celle d'un judaïsme qui ne doit pas tout à l'héritage familial, mais qu'il faut construire de ses propres mains. Nos mains et pas forcément les siennes. C'est pourquoi, aussi proche qu'il puisse parfois nous paraître, il nous demeure quelque peu étranger. Nous lisons volontiers entre les lignes ce qu'il n'a pu nous confier. Ce grand lecteur de Nietzsche serait-il resté par instants imperméable à lui-même? « Nous restons nécessairement étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, nous ne pouvons faire autrement que de nous prendre pour autre chose que ce que nous sommes, pour nous vaut de toute éternité la formule: "Chacun est à soi-même le plus lointain." »¹

1. Friedrich Nietzsche, Avant-propos de *La généalogie de la Morale*.



La communauté Juive d'Urla
Équilibres Inter-Communautaires dans une Ville Ottomane en 1900
Léon Kontente

Éditions Libra, Istanbul, 2016

Auteur proluxe qui a déjà consacré plusieurs ouvrages à Smyrne/Izmir d'où est originaire sa famille et où il est lui-même né, Léon Kontente s'est cette fois intéressé à la ville voisine d'Urla, délaissée selon lui par les historiens.

Dans ce petit livre, Léon Kontente raconte d'un ton alerte la vie de la communauté juive de cette petite ville côtière, à mi-chemin entre Izmir et la station balnéaire de Çeşme, au tout début du 20^e siècle. Après un nécessaire rappel géographique et historique, l'auteur s'attache à restituer l'ambiance de la ville à cette époque en évoquant d'abord les

principales communautés qui s'y côtoyaient : Turcs, Juifs et Grecs.

En apparence dans l'ombre de sa voisine plus connue – Izmir -, Urla a en réalité joué un rôle parfois complémentaire et elle a aussi bénéficié de la « vitalité de cette ville portuaire ». C'est dire combien son destin a été lié à celui d'Izmir, comme le fut celui des familles des deux villes. Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve parmi les noms des familles qu'il mentionne des patronymes présents aussi à Izmir comme les Arditi et Eskenazi.

Bien des informations données par Léon Kontente pour Urla s'appliquent également à Izmir et aux villes voisines, de sorte que l'intérêt de son travail dépasse le cadre géographique défini par son titre. La vie d'un habitant juif d'Urla en 1900 décrite à travers le précieux témoignage d'Avramaki Eskenazi, né en 1872 et décédé en 1961, montre bien des similitudes avec celle de ses coreligionnaires d'Izmir.

Dans sa conclusion, Léon Kontente évoque la fierté des habitants juifs des petites villes voisines d'Izmir qui n'hésitaient pas à ajouter à leurs noms celui de leur cité, ceux d'Urla se faisant alors surnommer *Urlalı*, usage qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs amateurs de généalogie.

Quelques informations disséminées ici et là permettront aussi à ceux qui auraient la chance de visiter Urla de retrouver des traces de la présence juive dans ville, l'auteur révélant par exemple que l'actuelle mairie n'est autre que la maison de la famille Eskenazi...

Laurence Abensur-Hazan